

La cicatrice

Autor(en): **Louis, Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **25 (1957)**

Heft 12

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570917>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

que nous? Qui réalise moins que nous aussi que le fait même d'attendre ou de regretter conduit à l'échec. James Dean avait au moins un moyen de sortie: ses rôles. D'autres n'en ont aucun. C'est pourquoi ils s'appliquent à eux-mêmes, avec un sentiment touchant, celui qui a apparemment réussi, et dont la mort prend un tel aspect de départ en fusée qu'on a même cru à une retraite mystérieuse, et à un accident truqué.

Si telle avait été la vérité, nul moyen meilleur pour faire choir l'idole de son piédestal. Ce fut une chance pour James DEAN que de mourir tôt. «C'est le sort de celui que les Dieux aiment», c'est notre lot à nous de rester.

Au moins, puisqu'avancer en âge nous éloigne de la violence, et que le désespoir des enfants du siècle s'estompe avec la jeunesse, il nous est bien permis de nous attendrir un peu sur ce jeune homme. Pas au point, cependant, de penser que, «si nous avions été là . . .» C'est de l'inutile narcissisme, et il n'est pas permis de rêver à ce qui aurait pu être, avec notre généreux sens des miracles.

Le temps, qui est impitoyable, a déjà fait à James DEAN le cadeau royal de la ferveur qui suit sa renommée. A la suite des Rudolph VALENTINO, et de l'AIGLON il laisse aux foules son visage réfléchi, et ce point d'interrogation qu'il semble avoir toujours eu devant les yeux. La réponse impossible qu'il attendait des autres, les autres la réclamaient de lui. C'est toujours le même dialogue de sourds.

Pierre Coret.

1) Buret-Chastel, éditeur.

La Cicatrice

A toi, qui sus changer le cours de ma vie.

Vraiment je ne peux prétendre accuser le destin d'une première désillusion sentimentale. Certes je l'ai déjà éprouvée, mais qui ne l'a pas eue? C'est déjà le passé.

En ce soir de Juin j'étais venu dans ce bar spécial sans autre espoir qu'une soirée passée entre amis à s'amuser sans arrière-pensée; peut-être une aventure, oui, bien sûr . . . Contrairement aux autres samedis la salle était déserte, à part quelques habitués d'un certain âge, donc sans aucun intérêt pour mon orgueilleuse jeunesse, sirotant leur apéritif au son d'un conventionnel piano.

La porte s'ouvrit pour laisser passage à un jeune garçon paraissant tout juste dix-huit ans, le visage régulier surmonté de blonds cheveux fous qui se voulaient taillés en brosse, les yeux rieurs, la bouche sensuelle esquissant un sourire irradiant la sympathie. Selon le rituel du lieu, il marqua un léger temps d'arrêt une fois la porte franchie, autant pour laisser ses yeux s'accoutumer à la pénombre que pour se présenter aux occupants, lui-même parcourut le bar d'un oeil critique. Tout de suite j'avais reconnu Serge, déjà entrevu lors de l'une des sorties effectuées avec la bande d'amis habituelle, à mon retour de la vie militaire, l'hiver dernier. Il tombait à point, je voyais déjà ma soirée gâchée; certainement dut-il penser de même, car il se dirigea sans hésitation vers mon tabouret. Après quelques banalités d'usage sur le «milieu» et son ennui, nos amis,

notre entretien prit un tour plus intime et, en buvant un Martini, nous évoquâmes nos espoirs sentimentaux.

Serge était toujours à la recherche de l'Ami, celui qui vous entoure de tendresse, qui est le refuge de la vie et nous élève au-dessus du lot des chasseurs d'aventures; mes trois ans passés dans la marine m'avaient empêché de consacrer du temps à Le chercher, aussi conservais-je plus d'espoirs ou d'illusions que Serge, de découvrir l'Elu.

A des yeux étrangers, notre rencontre aurait paru banale et notre soirée n'eut pas suscité d'intérêt, et pourtant!.. Durant le dîner, nos rêves s'étaient ajustés; nous avions senti cette petite crispation de l'estomac qui annonce que le coeur est pris. Plus tard, au petit bal de Nogent où nous avions décidé de passer la soirée, la danse, complice de nos premières étreintes, avait fini de rapprocher nos coeurs et un immense espoir se levait en nous. Nous dansions, tendrement enlacés, et l'évocation de nos projets était autant de promesses pour l'avenir. Le «Petit Prince» de St Exupéry présidait à notre duo; puis nous dansâmes sans parler, nous étant tout dit, sachant que le sommet de l'amitié est dans le silence.

Ce ne fut pas ce premier soir que nous consacrâmes notre union car nous pensions que notre amour tout neuf méritait mieux que la conclusion banale des aventures sans lendemains. Nous nous retrouvâmes le dimanche pour un petit dîner intime, prélude discret à l'union de nos corps. Le bonheur, si inaccessible, tant désiré, était si simple? Ravis, nous contemplions notre jeunesse et lisions l'amour dans nos yeux, promesse d'un avenir de joie.

Le romantisme de Serge n'avait d'égal que le mien et nous étions tous deux fervents admirateurs des «Amitiés Particulières». Georges et Alexandre se coupant au bras pour échanger leur sang semblaient nous montrer le chemin de l'amour éternel. Pour que la cérémonie revête toute la gravité voulue nous devions attendre une semaine, car Serge exerçait un métier qui l'obligeait à de fréquents voyages. Le samedi suivant, habillé avec soin, j'étais à Orly sur la terrasse qui domine le terrain d'aviation, guettant avec fièvre les arrivées de courriers; enfin le Paris-Londres se posa et j'aperçus mon petit gosse, comme je l'appelais déjà, descendre la passerelle. Il me vit et répondit par un gentil sourire à mon geste d'accueil. Le temps de dévaler l'escalier et je le rejoignais dans la salle d'arrivée. A mon débordement de joie il opposait des sourires crispés et une distraction pour le moins étrange. Je ne m'en inquiétai pas outre mesure, mettant ce peu de chaleur sur le compte de la fatigue du voyage. Bien vite je m'emparai de sa valise et l'entraînai chez moi où j'avais préparé un petit souper fin.

Nous n'échangeâmes que peu de paroles durant le trajet de l'aérodrome à la maison et je ne tentai pas de rompre le silence, ne voulant pas troubler son recueillement; visiblement, il pensait encore à ses affaires.

Enfin nous arrivâmes. La table gentiment mise, avec sa nappe toute blanche et le petit bouquet de fleurs qui l'égayait arrachèrent à Serge quelques balbutiements de gratitude. J'avais soigneusement réglé la mise en scène; avant de nous attabler je passai dans ma chambre et me mis en devoir de me faire une entaille au bras gauche afin de présenter mon sang à mon nouvel ami. Dieu comme c'était dur! J'arrivai à peine à me couper légèrement et deux pauvres gouttelettes que je jugeai peu dignes

de notre amour perlèrent; énervé, je saisi sénergiquement le canif et incisai brusquement, les yeux fermés, me reprochant mentalement ma douilletterie; un petit jet de sang récompensa mon effort. Timidement, je revins vers Serge et lui présentai mon bras, sans un mot, avec la même émotion qui étreint le premier communiant au moment de s'approcher de son Dieu.

Il se tenait debout devant la table, la tête penchée, perdu dans je ne sais quel songe lointain. Tout d'abord il n'eut pas l'air de comprendre; surpris par mon silence insolite, il releva la tête et ses yeux se posèrent sur moi, me regardant un instant sans m'apercevoir; enfin il me vit et chercha le détail qui motivait ma bizarre attitude. Ayant remarqué la mince trace de sang qui ornait mon bras, il eut l'air sincèrement étonné et demanda:

— Bah! Que t'arrive-t-il, qu'est-ce que tu t'es fait?

— Tu sais bien . . . ce que nous avons convenu . . .

— ?

— Oui, pour notre union . . . alors, si tu veux . . .

— Ah oui! Tu es gentil; mais pas comme ça, pas aujourd'hui, un autre jour. Tu veux bien?

— Oui, bien sûr.

Atterré, je restai sur place sans dire un mot, considérant mon bras ensanglanté; puis je me sentis ridicule et puénil comme le jeune garçon qui porte déjà des pantalons, surpris à jouer avec des soldats de plomb. Je regardai un instant Serge sans comprendre, avant de voir son image se brouiller progressivement; je me rendis compte que je commençais à pleurer et je fis rapidement demi-tour pour aller me laver, refusant de paraître encore plus ridicule en montrant mon chagrin. Heureusement, Serge n'avait pas perçu mon désarroi. Toute en me levant je pleurai longuement sur mes rêves qui fuyaient comme ces gouttes de sang entraînées par l'eau du lavabo, inexorablement. Serge ne m'aimait pas, qu'allais-je devenir? L'avenir m'apparaissait sous les plus sombres auspices. Ravalant mes larmes, je revins à table et nous dînâmes en silence.

Cette nuit-là, je ne dormis pas beaucoup; j'écoutais la respiration de Serge et j'enviais sa sérénité, son sommeil sans souci, preuve d'un détachement que j'admirais en secret. «Un autre jour!» . . . Je sentais obscurément qu'il n'y aurait pas «d'autre jour», malgré toutes les pauvres raisons dont j'essayais d'alimenter mon espoir. Ma souffrance s'exhalait en brefs sanglots silencieux (je craignais de réveiller Serge). Au petit matin je m'endormis enfin, résolu à lui consacrer ma vie tant qu'il voudrait de moi; la souffrance n'est-elle pas encore de l'amour?

Il ne fut plus question de cette soirée durant les jours suivants et notre vie se poursuivit, union calme en apparence, souffrance de tous les instants pour moi. Nous sortions souvent le soir pour aller prendre le thé à la terrasse d'un café; la clémence de la température nous faisait une obligation de porter la chemisette à manches courtes; la vue de la cicatrice de la coupure sur mon bras, ravivait mon chagrin. Les amis que nous rencontrions s'étonnaient de cette blessure et j'étais obligé de mentir; je la cachais de mon mieux autant pour éviter les remarques que par peur de voir le regard de mon ami se poser dessus car je craignais tellement une pitié qui m'eût été intolérable. Sans cesse je revoyais en pensée la

scène: moi, tout seul au milieu de la chambre, ridicule, offrant mon sang à qui n'en avait que faire; ce souvenir me brûlait comme un fer rouge; le sentiment de mon humiliation devint tel, que j'en vins à porter sans cesse un pull-over à manches longues, malgré la chaleur, pour dissimuler la trace, fuyant ainsi la difficulté à la façon des autruches.

Quelques jours passèrent ainsi; Serge était toujours mon ami, mais il n'avait plus été question de notre échange de sang; je n'osais plus en reparler et lui ne semblait pas s'en soucier. Puis il dut repartir en voyage d'affaires . . .

Ma coupure guérissait lentement, une petite croûte s'était formée, annonciatrice de la prochaine guérison. Bientôt je serais débarrassé de cette preuve honteuse, peut-être aussi des complexes qu'elle avait fait naître en moi.

Un soir, en rentrant de travailler, je trouvai un mot de Serge; il serait de retour le lendemain matin et me demandait d'aller l'attendre à la gare. J'avais autre chose à faire, mais je résolus quand même d'y aller. Ce matin-là, au réveil, je constatai que la croûte de ma blessure était partie durant mon sommeil; il ne restait qu'une petite ligne rose sur la chair bronzée, peu de chose. Je me sentis subitement délivré, je renaissais! Mon regard tomba sur la lettre de Serge; je sentis un petit pincement au coeur mais je savais déjà que ce n'était que du regret, regret d'une belle occasion manquée. Non, décidément, je n'irais pas à la gare. Encore un instant, fermant les yeux, je me laissai envahir par un petit nuage au doux parfum d'amour fané . . .

Lorsque je les rouvris, il ne restait sur mon coeur qu'une petite cicatrice rose . . . Peu de chose?

Jacques LOUIS (Juillet-Août 1957).

A V I S I M P O R T A N T !

Nous nous référons à l'avis, publié en novembre (page 28) au sujet de *paiement des abonnements en France et union franç.* et nous voyons obligés d'y apporter la modification suivante:

Le numéro et la dénomination du compte chèques postaux doivent être les suivants:

compte chèques postaux 3908—85
Librairie Lutetia, 66 Bvd. Raspail, Paris.

Nous prions ceux de nos abonnés qui ont déjà pagé leur abonnement au compte indiqué précédemment dans le numéro de novembre de réclamer le remboursement de leur versement.

Veillez excuser ce contretemps.

L'administration.